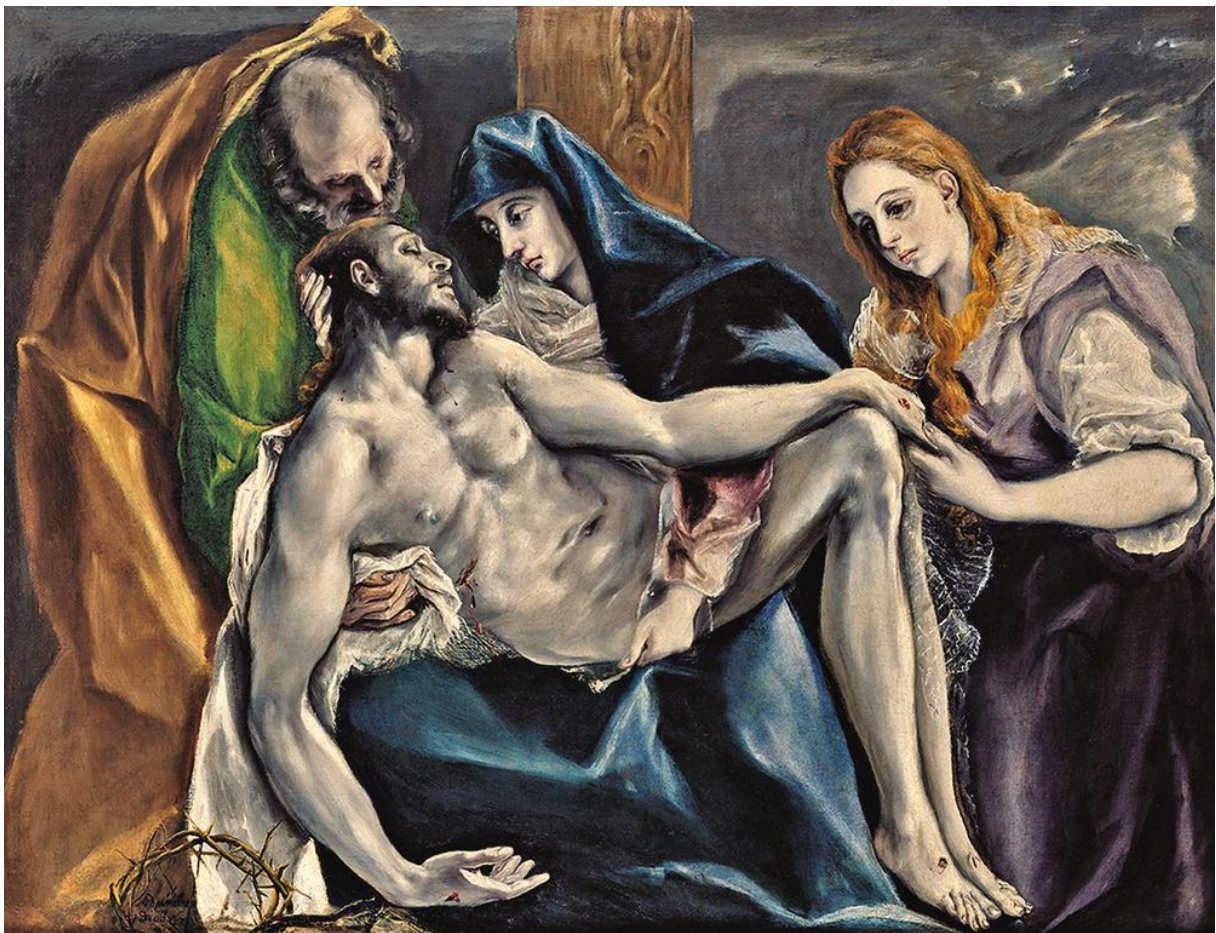


# Le Greco, moderne entre les modernes, exposé au Grand Palais

• Par Sophie Cachon



**Il voulait repeindre la chapelle Sixtine. En mieux. Proche de Véronèse et du Tintoret, adulé par Picasso, Bacon ou Modigliani, le peintre baroudeur et extravagant est à l'honneur au Grand Palais, à Paris, jusqu'au 10 février. Une première depuis le début du XXe siècle.**

1897. Dès qu'il le peut, Pablo Picasso, 16 ans, étudiant aux Beaux-Arts à Madrid, saute dans le train direction Tolède, pour admirer l'œuvre d'un peintre méconnu qu'on évoque entre artistes, comme un secret d'initiés. Un peintre à rendre fous tous les peintres, au style indélébile qui vrille la rétine, déforme les corps et use de couleurs si acidulées qu'elles pourraient presque tinter. Le Greco, de son vrai nom Domenikos Theotokópoulos (1541-1614), auquel le Grand Palais consacre une exposition, est né en Crète et est mort là, dans ce qui était la capitale ecclésiastique de l'Espagne.

Dans le dernier quart du XIXe siècle, entre Madrid et Paris, un cercle de collectionneurs d'art moderne, de poètes, peintres et intellectuels, va contribuer à faire sortir de l'oubli cet artiste célébré de son vivant mais disparu du paysage peu après sa mort, au début du XVIIe siècle. Le voyage à Tolède, où le Grec s'était installé en 1577, devient alors un pèlerinage, tandis que les tableaux sortent peu à peu des réserves ou sont simplement nettoyés du noir des bougies accumulés avec les siècles dans les édifices religieux. Comme à l'église Santo Tomé, où des visiteurs de toute l'Europe afflueront bientôt, aimantés par un chef-d'œuvre hors norme qui servira de phare à la renaissance de son créateur, comme il l'avait rendu célèbre de son vivant.

L'Enterrement du comte d'Orgaz, grande toile de près de 5 mètres par 4 peinte entre 1586 et 1588, n'a jamais bougé du vestibule dont elle épouse la voûte. Elle représente l'enterrement d'un bienfaiteur de la ville, auquel assiste une assemblée de nobles en habit noir et de religieux en surplis jaune citron. Dans la partie supérieure, l'âme du défunt monte au paradis. Un flux intense relie les deux pôles de la toile, capté par le peintre comme la photographie immortalise la foudre et ses milliers de points d'impact.

## **L'avant-garde ne jure que par le peintre grec**

Cette même impulsion électrique traverse toute l'œuvre du Greco, zigzaguant dans les plissés des draperies, irradiant les visages en extase, les ciels d'orage, les mains aux doigts soudain écartés, avec une intensité allant crescendo, de ses débuts en Crète à sa consécration. Comme dans la *Pietà* (1587-1597), chef-d'œuvre rarement montré car issu d'une collection privée, que l'on découvrira au Grand Palais. Picasso, médusé, laissera le bleu fétiche de son illustre prédécesseur, un bleu métallique et mélancolique, envahir ses propres tableaux au tournant du siècle. L'avant-garde ne jure plus que par le peintre grec, considéré comme le moderne d'entre les modernes.





Comment un artiste né au XVI<sup>e</sup> siècle, contemporain du Tintoret et du Caravage, a-t-il pu ressusciter quatre siècles plus tard ? « *Le paradoxe, c'est qu'au fond le Greco n'est pas en avance sur son temps, explique Guillaume Kientz, commissaire de l'exposition du Grand Palais, mais un créateur de la Renaissance qui sacralise le statut de l'artiste et donne de l'importance aux images. Il ne choisit pas entre l'iconographie, le message, la couleur et le dessin. Sa peinture est expressive, portée par la matière elle-même, c'est ça qui change et fait qu'elle saute à la figure et frappe par sa présence.*

» L'exposition, la première en France depuis un siècle, remonte le fil de cette puissance iconographique en évolution, retraçant, en soixante-quinze pièces, l'œuvre d'un héros moderne âgé de presque cinq cents ans.

La vie du peintre grec est une longue traversée intranquille de la Méditerranée, d'est en ouest, qui commence dans l'or et la pourpre byzantine. Domenikos Theotokópoulos est formé à l'art de l'icône à Candie, sa ville natale, capitale de la Crète. En 1566, il saute le pas et s'installe à Venise où il rêve de rencontrer Titien. Rien n'atteste qu'il l'ait approché, mais il l'a sûrement regardé, au vu des ornements somptueux et des paysages en perspective en arrière-plan de ses œuvres d'alors. Face à ce géant, à Véronèse, au Tintoret qu'il fréquente et à Bassano, tous tenant le marché et ne se faisant pas de cadeaux, le petit Grec parlant mal le vénitien n'a aucune chance.

## **Arrogant comme pas deux**

On le retrouve à Rome en 1570, introduit par son ami Giulio Clovio, miniaturiste, qui lui obtient un logement et peut-être des commandes au palais du cardinal Farnèse, le mécène le plus puissant du moment, fidèle soutien de feu Michel-Ange. Arrogant comme pas deux, le Grec est chassé du palais pour avoir émis l'idée de repeindre, en mieux, la chapelle Sixtine, profitant d'un moment de doute des autorités religieuses quant à la conformité des nus virevoltant sous la voûte, avec les nouveaux préceptes du concile de Trente. Sept ans plus tard, le Greco peindra le saint Sébastien le plus érotique de toute l'histoire de la peinture pour la cathédrale de Palencia, en Espagne, avec un minuscule bout d'étoffe en guise de cache-sexe.





Discrédité à Rome, le Crétois décide au bout de huit années de précarité de tenter sa chance en Espagne, d'abord à Madrid, où il jette l'éponge après avoir essayé d'entrer au service du roi Philippe II. Il s'installe définitivement à - Tolède en 1577, fait place nette, a un fils dont il n'épousera jamais la mère. L'austère cité, cernée de falaises et enserrée par le nœud coulant du Tage, envahit ses toiles, ramenées à des vues minérales et des rochers noirs prêts à

rouler dans l'abîme. On dirait qu'il a trouvé sa place dans cette capitale ecclésiastique qui est aussi le siège de l'Inquisition et le principal centre intellectuel.

Esthète, raffiné, le peintre fréquente les poètes, les philosophes, les religieux et les puissants, qu'il peint avec un livre en main, voire deux, des lunettes ou une statuette, signalétique terrestre d'une âme élevée. Durant presque trente ans, l'artiste règne là sans partage, réalisant des retables à nos yeux si contemporains, aux personnages de plus en plus tournoyants, de plus en plus étirés, sculptés à rapides coups de brosse. Des tableaux aux canons religieux scrupuleusement respectés, mais déclinés en variations multiples de plus en plus modernes. Modigliani, Picasso, Giacometti ou Bacon y reconnaîtront un pair.

### À VOIR

« **Greco** », jusqu'au 10 février, Galeries nationales du Grand Palais, Paris 8e.  
Catalogue : coéd. RMN-Louvre-Art Institute Chicago, 248 p., 45 €.

### À LIRE

**Greco. Biographie d'un peintre extravagant**, de Fernando Marías, éd.  
Cohen & Cohen, 350 p., 73 €.